

la révolution cubaine. Nous, trotskystes, sommes contre les opportunistes et les charlatans qui soutiennent que la révolution convient à Cuba et l'appuient, mais prétendent l'éluider dès qu'il s'agit de la Bolivie, du Chili, de l'Argentine, etc. Les stalinien s'efforcent de remplacer l'action révolutionnaire des masses par des comités de soutien à Cuba où entrent même les exploiters nationaux, ce qui aboutit à détruire les perspectives de la révolution.

Quatre questions cruciales

Le débat économique de 1963-1964 à Cuba concerne quatre questions principales, à côté de pas mal de questions subsidiaires. Deux questions sont d'ordre pratique, c'est-à-dire qu'elles relèvent de problèmes de politique économique du gouvernement révolutionnaire : l'organisation des entreprises industrielles ; l'importance relative des stimulants matériels et moraux dans la construction du socialisme. Deux autres questions sont de nature théorique : le rôle exact de la loi de la valeur à l'époque de transition du capitalisme au socialisme ; la nature exacte des moyens de production étatisés à cette époque (sont-ils des marchandises ou ne le sont-ils pas ? Représentent-ils une propriété sociale, ou ne sont-ils qu'en partie socialisés, restant partiellement propriété des entreprises ? etc., etc.).

Les rapports entre les questions pratiques et les questions théoriques sautent aux yeux. L'unité dialectique entre la théorie et la pratique, qui doit caractériser toute activité authentiquement socialiste, révolutionnaire, se réalise à un niveau supérieur à l'époque de transition du capitalisme au socialisme — époque de construction du socialisme. Seule la théorie marxiste prise comme un tout peut guider la pratique sur un terrain encore vierge, qu'aucune action humaine antérieure n'a débroussaillé ; mais seule l'expérience pratique permet de trancher en définitive entre diverses hypothèses théoriques qui ne peuvent, par elles-mêmes, et indépendamment de l'épreuve de la pratique, prétendre exprimer une connaissance acquise.

L'unité de la théorie et de la pratique révolutionnaires se trouve donc constamment menacée par les risques parallèles du pragmatisme d'une part et du dogmatisme de l'autre ; il faudra une longue série d'expériences socialistes valables — ayant abouti en pratique ! — avant que la théorie puisse codifier de manière définitive les « lois économiques » de la construction du socialisme, que nous ne pouvons découvrir, à l'étape actuelle de l'expérience, qu'à travers de multiples tâtonnements et de multiples erreurs, selon la méthode de l'approximation successive. Il en découle que l'unité entre la théorie et la pratique à l'époque de transition doit nécessairement inclure un degré déterminé d'autonomie de la théorie, sans laquelle la pratique elle-même risque d'être mal éclairée et mal guidée, et de voir se multiplier les risques de déviation et d'égarement. Un des méfaits du stalinisme — et non le moindre — c'est précisément d'avoir aboli cette autonomie relative, sous prétexte d'« efficacité », d'avoir dégradé la théorie au niveau d'un pragmatisme vulgaire et apologetique, ce qui s'est traduit, en définitive, par une énorme perte d'efficacité pratique également.

Les participants au débat économique de 1963-1964 n'ont pas été tous conscients de ces rapports

dialectiques réciproques entre la théorie et la pratique révolutionnaires. Mais on peut affirmer sans hésitations qu'ils ont, d'instinct, cherché à concilier l'impératif d'autonomie relative de la théorie et celui d'efficacité pratique immédiate. C'est ce qui donne au débat un ton de sincérité et de sérieux qui lui fait honneur, même si dans certaines contributions on reconnaît les balbutiements d'une pensée qui se cherche, plutôt que l'expression mûre d'une pensée qui a déjà pleinement pris conscience de la réalité sociale dont elle est surgie.

Le débat à Cuba et le débat économique à l'échelle de tout le « camp socialiste »

Le débat économique de 1963-1964 à Cuba s'insère par ailleurs dans un débat beaucoup plus large, qui se déroule aujourd'hui dans l'ensemble du mouvement ouvrier international, et plus spécialement dans les pays qui ont renversé le capitalisme. Ce débat concerne le « modèle économique » le plus approprié à appliquer dans la construction du socialisme. Là encore, nous sommes confrontés avec deux impératifs parallèles mais qui ne se recouvrent pas toujours : la volonté de surmonter le marasme dans lequel s'était enfoncée la « théorie économique du socialisme » à l'époque stalinienne ; la nécessité de dépasser des formes de gestion de l'économie et des méthodes de planification, qui étaient devenus des freins de la croissance des forces productives².

Par plusieurs aspects, le débat économique à Cuba surgit spontanément de la réalité cubaine ; par d'autres, il semble en partie « importé ». Dans ce dernier cas, il reflète moins le résultat d'une analyse minutieuse de la réalité économique cubaine et des tâches du gouvernement révolutionnaire, que le désir de tenir compte des résultats du débat international, et de transposer — quelquefois mécaniquement — sur le sol cubain ce qui avait été proclamé comme acquis par les dirigeants de l'U.R.S.S. ou de certains pays d'Europe orientale. Cela s'applique particulièrement au problème des « stimulants matériels ».

Le mérite de la contribution du « Che » Guevara, c'est d'avoir nettement exprimé la particularité de la révolution cubaine, sans jamais tomber dans un pragmatisme vulgaire. La révolution cubaine se distingue par le fait qu'elle a réussi à acquérir et à maintenir l'appui de la grande majorité des masses populaires à l'œuvre révolutionnaire. Ses dirigeants ont choisi l'objectif prioritaire de conserver, dans toute occasion, cet appui actif. La ligne de la mobilisation des masses pour résoudre une série de tâches — rappelons simplement celle de l'alphabétisation ! — ; la ligne de faire choisir les cadres et jusqu'aux membres du Parti par les masses elles-mêmes ; la ligne d'information constante des masses des problèmes avec lesquels la Révolution est confrontée ; l'énorme sensibilité de Fidel Castro et de son équipe pour tout ce qui préoccupe les masses³ : voilà ce qui constitue sans doute la

2. Voir à ce sujet notre article : « La réforme de la planification soviétique et ses implications », *Les Temps Modernes*, juin 1965.

3. « Aucun homme ne peut se considérer comme un cadre politique s'il ne possède pas une sensibilité lui permettant de comprendre profondément le peuple et ses problèmes. N'importe quel défaut est pardonnable, sauf le manque de sensibilité » (Fidel Castro : « Un